

Henry Frugès, industriel, artiste et philanthrope

Mardi 20 novembre 2018 **SUDOUEST**

FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE Les historiens de l'art Marc Saboya et Robert Coustet ont donné une conférence, hier après-midi au Jean-Eustache, sur la vie et la carrière du Bordelais

THOMAS DUSSEAU
gironde@sudouest.fr

Sur la vie d'Henry Frugès, tout, du moins l'essentiel, a déjà été dit ou écrit. Mais le portrait dressé hier après-midi par Robert Coustet et Marc Saboya, professeurs d'histoire de l'art honoraire et en activité à l'Université Michel-de-Montaigne, au cinéma Jean-Eustache, dans le cadre des rendez-vous sur les « Arts de l'entre-deux-guerres » du Festival international du film d'histoire, était d'une qualité remarquable. Non seulement parce que les deux hommes se connaissent bien et que leurs connaissances se complètent parfaitement. Mais aussi car leur recul sur la vie et la carrière d'Henry Frugès permet justement aux auditeurs d'en prendre.

Une distance que n'ont pas forcément les habitants et propriétaires des 50 maisons (51 historiquement, NDLR) de la Cité Frugès-Le Corbusier, dont les témoignages sont en même temps très intéressants, notamment lorsqu'ils décrivent leur logement, la façon dont ils les habitent ou les contraintes auxquelles ils sont confrontés lorsqu'ils engagent des travaux de rénovation.

Un industriel compétent

À travers son activité d'industriel du sucre, la transformation de sa maison bordelaise (aujourd'hui l'hôtel Frugès, NDLR) par l'architecte Pierre Ferret, sa rencontre avec Le Corbu-



Marc Saboya (à gauche) et Robert Coustet, hier après-midi. T. D.

sier en novembre 1923 et sa passion pour les arts, les deux intervenants ont décrit une personnalité étonnante. « Ce qu'il aimait pour lui, c'était tout l'inverse de ce qu'il choisissait pour les autres », explique Marc Saboya, parlant de « rupture entre ses goûts et ses prétentions, d'une certaine manière, à la modernité ».

« Une sorte de dualité », ajoute Robert Coustet, qui est « le résultat effectivement d'une personnalité tout à fait extraordinaire à la fois ancrée dans le milieu bordelais et totale-

ment marginale ». Il le décrit comme un « industriel très compétent même si ça s'est terminé en 1929 avec la crise ». Avant cette fin malheureusement, il avait conduit l'entreprise « avec beaucoup de détermination et de talent, faisant preuve d'initiative, recherchant toutes sortes de nouveautés, s'efforçant de la moderniser et pas simplement de maintenir un héritage », précise-t-il.

« Artiste manqué », musicien et même peintre pouvant qualifier Picasso et Braque de « sophistes du tableau » ou « parodistes de l'art », Hen-

ry Frugès avait découvert Le Corbusier dans « une revue parisienne assez mondaine » auquel ce dernier, encore en début de carrière, contribuait. Une publication à laquelle il s'était intéressé à plusieurs titres, notamment dans le cadre de la gestion de son entreprise. Il cherchait en effet à retenir les salariés d'une scierie annexe qu'il avait rachetée, à Lège.

« Il avait eu l'idée de les loger et, par conséquent, Le Corbusier lui semblait apporter une solution moderne, économique et digne. Frugès avait un fond de philanthropie sincère », explique Robert Coustet. Une région « que l'architecte connaissait bien », complète Marc Saboya à propos du village de Piquey, qui n'était accessible qu'en bateau à l'époque depuis Arcachon. « Il trouvait là une vie qui correspondait totalement à ce qu'il allait revendiquer comme style architectural, des bâtiments qui étaient faits avec des matériaux simples et organisaient une vie où tout était fonctionnel ».

Un échec à Pessac

Frugès et Le Corbusier avaient ainsi collaboré une première fois, avant de construire la Cité Frugès-Le Corbusier à Pessac. Une « aventure qui avait été un échec », soulignait Robert Coustet, hier après-midi, à propos de ce projet des années 1920. Une sorte de rêve inachevé dont les 50 maisons restantes témoignent encore et « sont exemplaires d'une expérience de modernité ».